



GRACE BURROWES

Un Anglais en Écosse

LES MACGREGOR

**J'AI
LU**
POUR Elle

AVENTURES & PASSIONS

Grace Burrowes

Grace Burrowes est une autrice de romance historique. Grande lectrice, elle a été rédactrice et éditrice, avant de devenir avocate. Elle fait partie des romancières qui ont renouvelé le genre avec ses histoires pleines de sensibilité et d'émotions. Traduits dans le monde entier, ses livres ont conquis des milliers de lectrices. Autrice d'une trentaine de romans, elle a été finaliste à cinq reprises du prestigieux RITA Award et a reçu de nombreuses récompenses.

Un Anglais en Écosse

DE LA MÊME AUTRICE AUX ÉDITIONS J'AI LU

Le captif
Le traître
Le chef du clan

Les lords solitaires

- 1 – *Darius*
- 2 – *Nicolas*
- 3 – *Ethan*
- 4 – *Beckman*
- 5 – *Gabriel*
- 6 – *Gareth*
- 7 – *Andrew*
- 8 – *Douglas*
- 9 – *David*

Les fiancées Windham

- 1 – *Le charme caché du Highlander*
- 2 – *Un Écossais à Londres*
- 3 – *Un Gallois au cœur tendre*
- 4 – *Le prix d'un baiser*

La famille Wentworth

- 1 – *Condamnés à s'aimer*
- 2 – *Elle rêvait au bonheur*

Les MacGregor

- 1 – *Ian et Augusta*

GRACE
BURROWES

LES MACGREGOR - 2

Un Anglais
en Écosse

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Léonie Speer*





POUR elle

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos autrices préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original

ONCE UPON A TARTAN

Éditeur original

Sourcebooks Casablanca

© Grace Burrowes, 2013

Pour la traduction française

© Éditions J'ai lu, 2023

*À ceux qui se débattent avec le chagrin.
Vous pleurez parce que vous avez aimé,
et c'est l'amour qui restera.*

1

Quand Tiberius Lamartine Flynn entendit l'arbre chanter, sa première pensée fut qu'il avait perdu la raison. Une mauvaise nouvelle, étant donné qu'à la raison étaient étroitement associés les fardeaux complémentaires de l'honneur et du devoir. Mais deux petites bottines poussiéreuses vinrent alors se balancer au-dessus du nez de son cheval, et la situation devint aussitôt plus claire.

— Descends de cet arbre, gamin ! Sinon tu vas effrayer la monture d'un voyageur innocent.

De minces mollets blancs bougèrent entre les feuilles, et son damné cheval se mit à piétiner.

— Comment s'appelle-t-il ?

L'accent de l'enfant était si prononcé que la question était presque inintelligible.

— Il s'appelle Flying Rowan, répondit Tye en caressant la crinière de sa monture. Et il a intérêt à se calmer tout de suite. Mais tu lui faciliterais la tâche si tu consentais à descendre de ce maudit arbre.

— Vous ne devriez pas dire du mal de lui. C'est un arbre formidable.

Ayant épuisé le temps de piaffement que Tye voulait bien lui autoriser, Rowan cessa de s'agiter.

— Premièrement, un arbre n'a pas d'oreilles, deuxièmement, ton accent barbare rend ton discours à peu près incompréhensible, et troisièmement, s'il te plaît, descends de cet arbre !

— Présentez-vous. Je ne dois pas parler aux étrangers.

Un jeune barbare doté de bonnes manières. À quoi d'autre aurait-il pu s'attendre au fin fond de l'Aberdeenshire ?

— Je suis Tiberius Lamartine Flynn, comte de Spathfoy, à ton service. Si nous avons eu des connaissances communes, je leur aurais demandé de faire des présentations en règle.

Silence dans l'arbre. Tye sentit que son idiot de cheval bandait ses muscles, prêt à entamer une nouvelle danse.

— Vous vous trompez, on a une connaissance commune. C'est le Chêne de la Paix. Il est ami avec tout le monde. Je suis Fee.

En Anglais de Londres qu'il était, Tye crut d'abord que le petit énergumène avait dit : « Je suis fou », ce qui aurait été plutôt pertinent.

— Heureux de faire ta connaissance, Fee. À présent, montre que tu es un gentleman, ou je te soupçonnerai d'avoir l'habitude de sauter sur d'infortunés voyageurs pour les détrousser.

— Je pourrais, vous croyez ?

Doux Jésus, l'enfant semblait fasciné !

— Descends. *Immédiatement !*

Ce ton de voix avait prouvé son efficacité sur le jeune frère de Tye, du moins jusqu'à ce que Gordie ait atteint ses douze ans. En revanche, c'était une

source d'amusement renouvelé pour ses petites sœurs.

Quand les branches frémirent, son cheval réagit de nouveau, se ramassant sur lui-même comme pour bondir.

Une mince silhouette dégringola d'une hauteur d'au moins huit pieds et atterrit sur le sol avec un « Ouille ! » sonore. Évidemment, Rowan se cabra pour de bon.

Vu du sol, le cheval paraissait énorme, et son cavalier semblait un véritable géant. Fee eut une impression de noirceur – un cheval sombre, des vêtements d'équitation sombres, et un regard sombre, sous des sourcils froncés, alors que l'homme essayait de maîtriser l'animal.

— Maintenant, ça suffit ! lança-t-il d'une voix sévère.

Fee soupçonna le cheval d'avoir compris les mots autant que le ton de voix, car les deux gros sabots ferrés s'immobilisèrent à moins d'un pied de sa tête.

— Et toi, gamine, relève-toi lentement et écarte-toi de ma monture. Sinon, je ne garantis pas ta sécurité.

La voix était encore sévère. Peut-être que ce monsieur était toujours sévère ? Alors, il était bien à plaindre. Fee s'assit puis, prenant appui sur ses mains, elle tenta de se redresser. Mais une douleur terrible lui traversa la cheville gauche et remonta le long de son mollet avant même qu'elle soit debout.

— Je me suis fait mal.

Le cheval recula de dix bons pas, sans que Fee comprenne comment son maître le lui avait commandé.

— Où as-tu mal ?

— Au pied. Je crois que je suis tombée de travers. C'est parce que j'ai des chaussures.

— Les chaussures ne provoquent pas de blessures.

L'homme sauta à bas de son cheval et menaça celui-ci de son index ganté.

— Tu ne bouges pas, ou je te transforme en ragoût pour les pauvres de la paroisse.

— Vous êtes toujours aussi méchant, monsieur ?

Les mains sur les hanches, l'homme la dominait de toute sa hauteur. Sa tante Hester aurait dit qu'il ressemblait à la Colère de Dieu. Il avait ce genre de nez, qui ne présentait rien de doux ou d'humble, et ses yeux, sombres et foudroyants, étaient aussi des yeux de Colère-de-Dieu.

Il était grand comme la Colère de Dieu, peut-être même plus grand que les oncles de Fee qui, sans être exactement Colère-de-Dieu, pouvaient parfois être Colère-de-Deeside, voire Colère-de-l'Aberdeenshire tout entier.

Comme sa tante Hester, d'ailleurs. Une idée qui donnait à réfléchir.

— Vous pensez que je suis méchant, jeune demoiselle ?

— Oui.

— Alors, je dois répondre par l'affirmative.

Fee l'observa, les yeux plissés. Vu son accent, c'était au moins un maudit Lowlander, peut-être même un damné Sassenach. Mais même si c'était ça, il avait une drôle de manière de parler.

— C'est quoi, une firmative ?

— Oui, je confirme que je suis méchant. Tu peux marcher ?

Il lui tendit la main, une très grande main dans un gant de cuir noir. Fee avait vu une image, un jour, dans un livre. Plein de petits cupidons tout

nus, qui voletaient partout en jouant de la harpe, et une main tout à fait comme celle-là qui sortait des nuages, sauf que la main dans l'image n'était pas glissée dans un gant de cuir noir.

— Chère enfant, je n'ai pas toute la journée pour jouer les bons Samaritains.

— Le bon Samaritain, il était gentil. *Lui*, il est allé au paradis.

— Alors que *mon* triste sort sera de me morfondre dans la campagne écossaise.

Saisissant Fee sous les bras, il la remit sur pied. Sans effort, comme s'il soulevait régulièrement soixante livres de petite fille pour s'amuser.

— Est-ce que vous souriez, parfois ?

— Quand je suis en présence d'enfants silencieux, bien élevés et très propres, je peux envisager de sourire. Peux-tu t'appuyer sur ce pied ?

— Ça me fait mal. Je crois que c'est parce que ma bottine est trop étroite.

Il marmonna quelque chose entre ses dents. Peut-être des vilains mots, mais dits avec son drôle d'accent. Puis il souleva Fee et la cala sur sa hanche.

— Je suis contraint par les exigences de la bonne éducation et de l'honneur de supporter ta compagnie en selle pendant le temps qu'il faudra pour te rendre aux soins douteux de tes protecteurs. Que Dieu les prenne en pitié pour cette responsabilité.

— Je vais monter votre cheval ?

— *Nous* allons monter mon cheval. Si tu avais été un garçon, je t'aurais laissé là, à attendre un passant charitable. Ou à ramper jusque chez toi.

Peut-être qu'il plaisantait. Difficile à dire, avec son accent et sa mine renfrognée.

— Vous pensiez que j'étais un garçon ?

— N'aie pas l'air aussi contente. J'ai pensé que tu étais une calamité, et je le pense toujours. Peux-tu garder l'équilibre ?

Il la déposa à côté du Chêne de la Paix. Fee pouvait donc se tenir sur un pied tout en s'appuyant sur le tronc de l'arbre.

— Je veux enlever mes chaussures.

L'homme fronça son grand nez, comme s'il avait senti une mauvaise odeur.

— Mes pieds sont propres ! Tante Hester me fait prendre un bain tous les soirs, que j'en aie besoin ou pas.

Cette abomination contre l'ordre naturel – une autre expression de tante Hester – ne sembla pas impressionner l'inconnu. Fee se demanda si quelque chose l'impressionnait – et quelle misère ce serait, comme aurait dit sa tante, de passer toute une journée sans être impressionné une seule fois.

Il s'accroupit devant elle, mais il restait immense, même agenouillé.

— Pose ta main sur mon épaule.

Fee s'exécuta, et elle put constater que son épaule était aussi solide que le chêne. Il commença à délayer sa bottine. Mais quand il essaya de la lui retirer, elle fut obligée de crier tellement ça faisait mal.

— Tu te l'es bien tordue, apparemment. Tiens, ajouta-t-il en retirant ses gants et en les lui donnant. Mords dans l'un des deux, assez fort pour percer le cuir. Et n'hésite pas à crier. Je suis persuadé qu'avec juste un petit effort, tu arriveras à me rendre sourd.

Fee prit les gants, qui étaient chauds et souples.

— Êtes-vous un oncle ?

— Il se trouve que, malheureusement, ce rôle m'est échu.

— C'est une firmative ?

— En effet. Pourquoi ?

— Parce que vous essayez de distraire mon attention, et que mes oncles font ça tout le temps. Je ne crierai pas.

Il l'observa un moment, comme s'il se préparait à dire quelque chose de moins compliqué. Mais ensuite, il baissa la tête sur sa bottine.

— Fais comme tu veux, puisque apparemment, c'est ce que tu as l'habitude de faire.

Fee rassembla son courage. Elle plaça même un gant entre ses dents. Sa cheville avait beau lui faire déjà très mal, elle s'attendait maintenant au genre de douleur qui fait bourdonner les oreilles et voir tout trouble.

Elle ne cria pas, elle ne mordit pas le gant – qui avait un goût de cuir et de cheval – car, avant même qu'elle ait pris une grande inspiration, son pied avait été doucement dégagé de la bottine.

— Tu veux que j'enlève l'autre, je suppose ?

— Est-ce que ma cheville est toute bleue et horrible ?

— Ta cheville est un peu enflée. Elle sera sûrement bleue ce soir, mais peut-être pas horrible si nous pouvons mettre de la glace dessus.

— Êtes-vous un prêtre ?

— Pour l'amour du ciel, jeune demoiselle ! D'abord un oncle, ensuite un prêtre ? Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

Il la fit asseoir dans l'herbe et commença à délayer la seconde bottine.

— Vous parlez comme le pasteur le dimanche, même si le samedi soir, il ressemble à n'importe qui d'autre lorsqu'il boit sa pinte de bière. Si ma cheville est affreuse, tante Hester va pleurer et me donner des biscuits avec mon thé. Peut-être même qu'elle

jouera aux cartes avec moi. Mes oncles m'ont appris à tricher, mais ils m'ont expliqué que je ne devais jamais tricher sauf si je jouais avec eux.

— Le sens de l'honneur chez les brigands étant une invention écossaise, je ne suis pas surpris.

Après avoir noué ensemble les lacets des bottines, il les accrocha autour du cou de Fee.

— Je suis écossaise.

Les lèvres de l'homme bougèrent. Peut-être était-ce le signe que la Colère de Dieu avait peur de sourire.

— Tu m'en vois désolé. En dehors de tes regrettables cheveux rouges, ton accent exécrationnel et la couche de poussière sur toute ta personne, je ne m'en serais jamais douté.

Il la souleva de nouveau, mais, cette fois, pour l'emporter jusqu'à Flying Rowan, qui était resté très sage pendant que son maître s'occupait de Fee.

— J'ai des cheveux magnifiques, juste comme ma maman. Mon papa dit que je deviendrai ra-vis-sante. Et mes oncles disent que je le suis déjà.

— Ce que tu es, c'est impertinente et inopportune, encore qu'on puisse difficilement te reprocher tes cheveux. Allez, hop !

Il la déposa sur la selle, et la maintint d'une main ferme jusqu'à ce que Fee trouve son équilibre.

— Oh... Quelle aventure merveilleuse ! Puis-je tenir les rênes ?

— Certainement pas. Penche-toi en avant.

Il monta derrière elle en un clin d'œil, et ce fut encore mieux. Flying Rowan était plus grand que le hongre d'oncle Ian, et presque aussi large que les chevaux de labour. Alors, sentir le corps solide de l'homme sur la selle, c'était quand même rassurant.

— Où dois-je te conduire, fillette ?

Le cheval commença à avancer. Fee avait conscience de la manière dont l'homme le chevau-chait, et bougeait avec lui, et le dirigeait sans vraiment utiliser les rênes.

— Fillette ?

— Par là.

Quand elle leva la main en direction du manoir, elle sentit le cheval tressaillir sous elle.

— Si on prend par les pâtures, c'est plus court que par la route.

— Combien de barrières ?

— Beaucoup. Papa a plein de troupeaux.

— Est-ce que les arts équestres font partie de ton éducation ?

Non, il ne parlait même pas comme un pasteur. En vérité, Fee n'avait jamais rien entendu de pareil, ni personne s'exprimer ainsi. Sa voix était sévère, mais, d'une certaine façon, c'était aussi une belle voix, même quand il disait n'importe quoi.

— Je ne sais pas ce que c'est, les arts équestres.

— Montes-tu à cheval ? demanda-t-il en articulant avec soin, comme si elle était idiote.

Fee lui aurait bien envoyé un coup de coude dans les côtes. Sauf qu'elle risquait de se faire mal au coude.

— Je n'ai pas de poney, mais mes oncles m'emmènent si je les embête vraiment beaucoup.

— Ça ira. Accroche-toi à la crinière et ne crie pas.

De nouveau, il plaqua sa grande main sur le torse de Fee, puis il mit le cheval au petit galop. Le vent repoussa les cheveux de la petite fille en arrière, et elle eut du mal à ne pas crier, justement, tant la sensation de voler au-dessus du sol était délicieuse.

— Tiens-toi bien.

Il grogna presque en prononçant ces mots, se penchant vers l'avant, ce qui obligea Fee à en faire autant. D'une poussée vigoureuse, le cheval sauta par-dessus un muret de pierre, puis il s'élança à travers champ à une cadence parfaite.

C'était *magnifique* de s'élever au-dessus de la terre, de rester un instant en l'air, comme suspendue hors du temps, tout en se sentant en parfaite sécurité.

— Un autre ! lança-t-elle par-dessus son épaule, alors que le cheval venait de franchir un second obstacle.

Ils en sautèrent trois autres. Les vaches les regardaient passer avec un calme qui contrastait avec la joie exubérante qu'éprouvait Fee à chaque nouveau saut.

Dans l'allée, à l'approche de la maison, l'homme remit son cheval au pas, et elle se pencha pour flatter l'encolure du hongre.

— Tu es un bon garçon, Flying Rowan ! C'était merveilleux ! Je vais écrire à tout le monde pour raconter que tu es un vrai champion.

Elle était si heureuse, si excitée, qu'elle passa au gaélique. Pour louer le cheval, il fallait une langue plus civilisée que l'anglais, trop triste et guindé.

Derrière elle, elle sentit l'homme bouger légèrement. Fee se reprit.

— Maman dit qu'il est grossier de parler en gaélique quand les autres gens ne le parlent pas.

— Je comprends le gaélique. Est-ce là ta maison ?

— C'est là que j'habite. Tante Hester y vit aussi, mais maman et papa ne sont pas là en ce moment.

— Dois-je te conduire à l'arrière ?

Il regardait le manoir d'un air renfrogné tout en parlant, comme si ce n'était pas l'endroit le plus

délicieux au monde, plein de fleurs et de jolis points de vue.

— Voilà tante Hester. Je pense qu'elle voudra vous remercier.

Elle sentit l'homme se raidir derrière elle. Cependant, ce n'était pas parce que ses muscles se crispaient ; c'était plutôt parce qu'il s'immobilisait complètement. Le cheval s'arrêta aussi, comme si le cavalier et sa monture comprenaient que l'expression de tante Hester n'annonçait pas du tout les remerciements prédits par Fee.

Une tornade féminine fondait sur eux, alors qu'ils étaient toujours perchés sur le hongre. Sous sa main, Tye sentit que l'enfant se tendait et carrait ses petites épaules osseuses.

Cette tornade particulière avait une chevelure d'un blond doré, relevée haut sur sa tête comme pour donner l'illusion d'une taille plus élevée. Elle portait une robe bleue démodée dont le bas bruissait autour de ses bottes au rythme précipité de ses pas tandis qu'elle traversait l'allée.

Tye avait toujours aimé le froufroutement des jupons d'une femme quand elle marchait vite. Il y voyait un léger avertissement – et un motif de distraction.

— Je vous souhaite le bonjour, dit-il avec une simple inclinaison de la tête, en l'absence d'un chapeau à soulever, puisqu'il n'en portait pas du fait de son voyage à travers le pays. Spathfoy, à votre service.

Mû par le désir pervers de voir ce qu'elle allait faire, il resta à cheval, la regardant d'une hauteur considérable.

— Hester Daniels, répliqua-t-elle en esquissant un semblant de révérence.

Puis elle mit ses poings sur ses hanches.

— Fiona Ursula MacGregor, *que* vais-je faire de toi ? *Où* es-tu allée, cette fois, pour qu'un inconnu doive te ramener à la maison à un galop d'enfer, à travers champs et en sautant les barrières, les chevaux en bataille et...

Elle s'interrompit, le temps de prendre une inspiration tremblante.

— *Pourquoi* as-tu tes bottines autour de ton cou ? *Combien de fois* t'ai-je dit de ne pas marcher pieds nus, et surtout pas en présence de chevaux, et *quand* voudras-tu bien te rappeler que nous prenons nos repas à des heures régulières, en personnes civilisées, et *que* crois-tu que je vais devoir dire à ta chère mère sur cette dernière escapade ?

Quand elle s'interrompit de nouveau, Tye fut abasourdi de lui voir les yeux brillants. Peut-être bien de larmes.

— Je suis désolée, murmura la petite fille en baisant la tête. Je suis allée dire bonjour au chêne, c'est tout. Et puis, il faisait si beau qu'il fallait que je chante dans l'arbre, et alors, j'ai sauté à terre, mais je suis mal tombée, et ce monsieur est arrivé sur le dos de Flying Rowan. Je n'ai pas fait exprès de me faire mal au pied, mais nous nous sommes vraiment bien amusés en galopant jusqu'à la maison, n'est-ce pas, monsieur ?

Elle se retourna pour l'implorer de ses grands yeux verts, et Tye en éprouva du ressentiment, et peut-être... eh bien, quelque chose de trop dérangeant pour être analysé à cet instant.

— Allons, allons, dit-il en lui tapotant la tête de sa main gantée. Tes excuses sont très bien, et elles

devraient suffire. On ne peut pas blâmer l'enfant pour la perte de contrôle de soi de mon cheval quand il s'est retrouvé sous un arbre chantant. Si quelqu'un devait présenter des excuses, ce serait Rowan.

Un petit discours ridicule, qui attribuait de bonnes manières et une moralité à une bête muette et systématiquement égocentrique, mais qui eut le mérite d'adoucir la colère de la jeune femme. Elle laissa retomber ses mains, poussa un soupir, et son visage prit une expression d'affection exaspérée.

— Tu t'es donc fait mal, Fee ?

— Elle s'est tordu la cheville, expliqua Tye en sautant à terre.

Il fut satisfait de constater qu'il était encore beaucoup plus grand que Mlle Daniels. Il est vrai qu'il était plus grand que la plupart des gens.

— Je serais heureux de la transporter à l'intérieur, où de la glace et une tisane pourraient lui faire du bien.

Sans laisser à Mlle Daniels le temps d'appeler un domestique, Tye souleva Fiona de la selle. Elle se percha avec obligeance sur sa hanche, tout en jouant de son candide regard vert à l'intention de sa tante, tandis qu'un palefrenier venait s'occuper de Rowan.

Gordie avait eu les mêmes yeux, encore que l'absence de fourberie chez lui eût été beaucoup moins authentique que chez l'enfant.

— Si cela ne vous ennuie pas de la porter, dit Mlle Daniels, je vous en serai reconnaissante. Fee commence à être grande.

— Elle veut dire que je suis trop lourde.

— Tu es une simple broutille, dit-il en la faisant glisser sur son dos. Si vous voulez bien nous montrer

le chemin, mademoiselle. La brouille ne doit pas être très à l'aise.

Mais la petite fille ne se plaignait pas, ce qui était intrigant. Elle se cala dans le dos de Tye et posa sa joue contre la nuque de l'homme.

— J'aime bien être une brouille. Les brouilles chantent-elles ?

— Celle-là, oui, répliqua-t-il. Et elle bavarde. Continûment.

Toutefois, comme elle était encore à l'âge des tresses et des tabliers, Tye limita ses reproches.

— Je sais ce que vous voulez dire. Mais j'essaie de faire la causette. Pourquoi appelle-t-on cela une causette ? C'est la même chose que les autres causeries, du moins celles qui se déroulent à l'intérieur de la maison. Est-ce que ça existe, les grandes causeries ?

Elle poussa un soupir, tandis que Tye emboîtait le pas à Mlle Daniels. La demeure était un joli et typique manoir de style Tudor, bien entretenu, entouré de jardins très fleuris. Il y avait même des jardinières devant les fenêtres des étages supérieurs. Les vitres des fenêtres à meneaux étincelaient, les allées de gravier étaient soigneusement ratissées, et les terrasses bien balayées.

C'était... non pas vraiment décevant, mais différent de ce à quoi Tye s'attendait.

— J'espère que cela ne vous dérange pas trop, reprit Mlle Daniels en le précédant dans une bibliothèque confortable. Je ferai apporter le thé aussitôt que Fee sera installée.

— Pourrai-je avoir quelque chose ? demanda l'enfant, accrochée au dos de Tye comme un singe.

Sa tante la regarda, les sourcils froncés.

— Tu t'es glissée dehors avant le petit déjeuner et tu as manqué le déjeuner. Je suis sûre que tu avais

chipé quelques scones¹ au passage. Mais je ne veux pas que tu t'empiffres maintenant pour ne plus avoir faim au moment de dîner.

— Je mangerai un sandwich. Juste un. S'il vous plaît, tante Hester ?

Tye aurait parié que les yeux verts se faisaient charmeurs au-dessus de son épaule. Il était vrai, cependant, qu'une enfant active ne pouvait pas subsister une journée entière avec juste quelques scones dans le corps.

— Nous pouvons prendre le thé ici, suggéra-t-il en la déposant sur un canapé. La pièce est agréable et offre une belle vue sur les jardins.

— Bon, très bien.

Mlle Daniels ne paraissait pas très heureuse d'avoir capitulé, mais elle retourna vers la porte pour s'entretenir avec un valet de pied.

Tye regarda autour de lui, repéra un repose-pied et le plaça devant Fiona. Il le garnit ensuite d'un coussin et le désigna à l'enfant.

— Pose ton pied en hauteur, fillette. Cela aidera à contenir l'enflure.

— Mais alors, ce sera moins horrible à voir.

— La douleur aussi sera moins horrible. En outre, tu as déjà *barboté* du thé et un sandwich à ta tante, alors que tu as vagabondé sans permission toute la journée. Tu devrais avoir honte de toi.

Bonté divine, il avait parlé comme son propre père !

— Vous n'auriez pas dû dire de gros mots.

— Je n'aurais pas...

1. Sortes de petits gâteaux d'origine écossaise, très populaires dans les pays anglo-saxons, que l'on peut agrémenter de confiture, à la manière d'un petit pain. (*N.d.E*)

Tye referma la bouche. La petite impertinente avait raison, même si dire de gros mots était un plaisir simple dans une vie où les plaisirs n'étaient pas nombreux.

— Je te demande pardon. J'étais perturbé.

— Pas du tout, dit-elle tout en attrapant un plaid écossais vert et noir, disposé sur le dossier du canapé. Les hommes adultes ne sont pas perturbés. Mais ils peuvent être *beurrés*. C'est ma tante qui m'a appris ce mot, mais je ne dois pas l'utiliser en société.

Tye gratifia la petite coquine d'un regard glacial qui se passait de mots. Elle lui fit un clin d'œil.

— On est à égalité, maintenant.

— Le plateau du thé arrive sous peu, déclara Mlle Daniels en revenant dans la pièce. Ne voulez-vous pas vous asseoir, monsieur Spathfoy ?

Son erreur trahit l'Anglaise en elle. Mais le titre lié à Spathfoy était écossais, un titre de courtoisie en outre. Le fait qu'elle ne le connût pas confirma les soupçons de Tye, nés de l'accent du Sud de la jeune femme et de ses bonnes manières.

— Je vous demande pardon, mademoiselle Daniels, je suis *le comte* de Spathfoy.

Ce fut avec curiosité qu'il attendit de voir sa réaction après son *faux pas**¹.

— Je vous présente mes excuses, lord Spathfoy. Pouvons-nous nous asseoir ?

Elle ne rougit pas, ne balbutia pas, ne regarda pas tout autour et ne lui reprocha pas de s'être abstenu de se présenter correctement dès le début.

Faute d'alternative, Tye s'assit. Il choisit une bergère à oreilles placée à côté du canapé sur lequel

1. Tous les termes en italiques suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.E)

se prélassait la Duchesse des Arbres chantants. Une fois installée dans un fauteuil identique, Mlle Daniels regarda sa nièce d'un air songeur.

— Il va falloir que j'envoie un billet à oncle Ian, Fee. Il enverra peut-être un télégramme à tes parents.

— Ils rentreront à la maison pour voir si je suis vivante ?

— Ils rentreront à la maison lorsque leur périple sera terminé. Ils n'ont pas eu le temps de faire un voyage de noces, alors tu ne dois pas leur reprocher d'être partis cet été.

Elle adressa à l'enfant un regard significatif, comme pour lui rappeler, muettement, qu'elle ne devait pas argumenter en société.

Tye aurait pourtant bien aimé les entendre débattre. Il aurait donné la petite fille gagnante.

— Où voyagent-ils ? s'enquit-il, surtout pour briser le silence qui se prolongeait.

— Partout ! répondit Fiona, qui se renversa en arrière avec un soupir théâtral. D'abord Paris, puis Berlin, Munich, Vienne, Venise, Florence et Rome. Et ensuite, Madrid et Lisbonne. Et enfin, la maison. J'ai eu une chatte qui s'appelait Florence, avant. Elle s'est sauvée avec un beau matou roux qui s'appelait Beowulf.

— Voilà qui représente un bien beau voyage.

Et un événement bien favorable pour les plans que Tye avait en vue.

— Mary Fran et Matthew sont mariés depuis un an, dit Mlle Daniels. Leur priorité a été de s'installer ici, à côté de la famille de Mary Frances. Mais celle-ci mourait d'envie de se rendre en Europe, et je pouvais rester avec Fiona durant leur absence. L'affaire a donc été conclue.

Elle ponctua ses paroles d'un large sourire forcé. Tye comprit alors qu'il se trouvait en présence d'un membre pauvre de la famille. Mlle Daniels était jeune et jolie, elle ne portait pas d'alliance, et elle aurait dû être à Londres pour essayer de décrocher un parti convenable.

Au lieu de cela, elle gaspillait sa jeunesse dans l'Aberdeenshire – certes, pendant les quelques mois où la région pouvait connaître un temps correct –, en compagnie d'une enfant qui chantait pour les arbres. Une perspective plutôt sinistre. Mais une jeune femme sans ressources dépendait de sa famille.

— As-tu écrit à tes parents, Fiona ?

Tye adressa la question à la petite fille, encore que faire la conversation à des enfants ne figurait pas parmi ses compétences.

— Je leur écris tous les deux jours, mais c'est surtout pour que tante Hester dise que j'ai travaillé mon écriture. Ils me manquent, ajouta-t-elle, les yeux fixés sur son pied surélevé.

Son expression était devenue si mélancolique que Tye éprouva la brusque envie, tout à fait malvenue, de la reconforter.

— Nous allons faire plein de choses, assura Mlle Daniels. Les semaines vont vite passer, et ensuite, ils seront là.

— Et à Noël, nous aurons un bébé ! s'exclama Fiona, toute tristesse envolée à l'idée de l'arrivée de son demi-frère ou de sa demi-sœur. J'espère que ce sera un garçon, comme ça, je pourrai lui apprendre à pêcher et à faire des gâteaux à la boue.

— Fiona...

Ce simple prénom était chargé de réprobation. Tye fut intrigué de voir Mlle Daniels rougir fortement,

des joues jusqu'à la gorge, et il trouva la chose presque aussi intéressante que l'annonce d'un nouvel enfant pour la mère de Fiona. Et dans l'année qui suivait le mariage ! En voilà une qui ne rencontrait aucune difficulté à procréer.

Mais le thé arriva avant qu'il puisse s'appesantir sur ce sujet, et Mlle Daniels se lança dans la récitation de tous les livres que Fiona pourrait lire pendant l'immobilisation de son pied. Une femme de chambre se présenta avec un saladier contenant de la glace et plusieurs serviettes. Interrompant alors son énumération, Mlle Daniels s'affaira autour du pied de l'enfant. Pendant qu'elle était ainsi occupée, Tye combla le creux de son estomac avec de succulents sandwichs jambon-cheddar et un assortiment de délicieux petits gâteaux.

— Vous jouissez d'un bon appétit, lord Spathfoy.

Tye, qui tendait la main vers le dernier gâteau au chocolat, se demanda s'il entendait un reproche ou de l'amusement dans la voix de Mlle Daniels. Elle-même grignotait un biscuit, et il la vit sortir la pointe rose de sa langue pour lécher une miette de glaçage blanc sur sa lèvre.

— L'air frais de la campagne et un bon petit galop m'ont donné faim. Et puis, je voyage depuis un certain temps.

À croire que l'air frais de la campagne lui brouillait aussi l'esprit s'il en était à fixer ainsi la bouche d'une femme convenable.

— Vous étiez à Florence ? s'enquit Fiona tout en tendant la main vers un autre sandwich.

Il croisa son regard et comprit qu'elle savait pertinemment qu'elle excédait la limite, fixée par elle-même, d'un seul sandwich.

— Je suis déjà allé à Florence, mais il y a un certain temps. Une très belle ville, quoiqu'un peu chaude.

Et plutôt malodorante, comme beaucoup de grandes villes européennes. Sans exclure, bien évidemment, ce bon vieux Londres.

— Mon oncle Asher est au Canada, déclara la petite fille avant de mordre dans son second sandwich. Il est parti là-bas quand je n'étais même pas un bébé, mais je l'aime beaucoup. Mes oncles sont les meilleurs.

Cette déclaration de l'enfant fournit à Tye une ouverture providentielle. Avant que Mlle Daniels ait pu grignoter davantage de glaçage, avant que l'enfant ait pu subtiliser un troisième sandwich, Tye jugea le moment opportun pour se présenter enfin en toute honnêteté.

— Tes oncles sont les meilleurs ?

Fee hochait vigoureusement la tête.

— Les meilleurs des meilleurs. Surtout oncle Ian, parce qu'il s'occupe de nous tous – il est le comte. Mais tous mes oncles sont formidables.

— C'est une bonne chose que tu le penses, parce que je figure moi-même parmi eux.

Tout d'abord, Hester avait cru leur invité écossais, en partie à cause de sa taille remarquable. Il paraissait aussi partager l'ascendance commune à beaucoup d'Écossais, un mélange de ténébreuse beauté celtique et de haute musculature viking.

Et comme un Écossais, il se mouvait avec naturel, à l'aise aussi bien avec sa stature qu'avec sa force. En le regardant traverser les champs au galop, elle avait envié Fee. Elle avait d'abord pris le cavalier

pour Ian qui, leur rendant une visite surprise, aurait voulu offrir à sa nièce quelques minutes d'aventure.

Mais quand il avait parlé, sa voix... Spathfoy aurait pu se faire hypnotiseur avec une telle voix. Toutes les consonnes de l'anglais le plus pur étaient là, admirablement prononcées du début à la fin, mais il y avait dans les voyelles... quelque chose de plus, quelque chose d'étranger et de sensuel. Elle aurait pu écouter sa voix comme elle aurait écouté une berceuse.

Sauf que cette voix formait des mots, pas seulement une mélodie, et que l'homme venait de dire quelque chose d'extraordinaire.

— Je vous demande pardon, lord Spathfoy. Venez-vous de vous compter parmi les oncles de Fiona ?

— Effectivement. Je suis le frère aîné de feu son père, et je suis très heureux de faire la connaissance de ma nièce.

Cet homme mentait. Pas sur le fait qu'il était l'oncle de Fee, non, mais en se prétendant heureux. Même ce mensonge avait été prononcé d'une belle voix – belle et crédible. Certes, il avait agi convenablement en s'assurant que Fee regagne sa maison en toute sécurité après s'être blessée. Mais agir de façon convenable et agir de façon opportuniste ne se distinguaient parfois que par l'intention qui motivait le même geste.

— Fiona vous saluerait d'une révérence, j'en suis certaine, si elle le pouvait. Je suppose que vous n'étiez pas simplement dans la région pour rendre visite à une relation ?

Fiona s'agita sur le canapé au milieu de ses coussins.

— Je ne vous connais pas. Je sais qui sont mes oncles.

— J'ai fait preuve de négligence en ne venant pas plus tôt ici. Le fait est que je réside le plus souvent à Londres, ce qui est assez éloigné.

Il parlait en regardant directement Fee, et cela, comprit Hester, faisait partie de son... non pas de son charme, car il n'était en aucune manière charmeur, mais de sa séduction, plutôt. Il avait des yeux vert mousse, un vert saisissant, frangés de longs cils noirs. Ils donnaient un air sensuel à son apparence autrement austère, et suggéraient que la vérité de l'homme se trouvait dans cette voix, caressante et musicale, plutôt que dans ses traits sévères.

— Et vous êtes ici, à présent, reprit Hester.

Elle aurait préféré qu'il n'y fût pas, cependant, et cela s'entendait probablement dans sa voix.

— *Pourquoi* êtes-vous ici maintenant ? demanda Fiona, plus directe, en scrutant le lord.

L'espace d'un instant, une lueur palpita dans les yeux verts et seigneuriaux de Spathfoy, de l'impatience, peut-être, ou du ressentiment. Ou, pourquoi pas, de la surprise face à une petite fille qui ne restait pas poliment silencieuse et passive devant un oncle titré.

— Je veux réparer ma négligence. J'ai écrit à Altsax pour lui faire part de mes intentions, mais il est apparemment parti en voyage avec son épouse. En son absence, je me présenterai chez lord Balfour dès que possible.

— Papa n'utilise pas son titre.

Fee fronçait les sourcils d'un air particulièrement inquiet, et Hester ne pouvait qu'imaginer ce qui se passait dans sa tête.

Elle tendit le dernier biscuit à sa nièce et accompagna son geste d'un sourire rassurant.

— Après une journée aussi éprouvante, Fiona, tu devrais peut-être te reposer un peu. Veux-tu un livre ?

— *Robinson Crusoé*, s'il vous plaît.

Le « s'il vous plaît », trop poli, était une bizarrerie et trahissait l'anxiété provoquée par la déclaration brutale de Spathfoy. Et choisir cette histoire équivalait à prendre dans ses bras sa poupée préférée.

Hester se leva pour aller chercher le livre, non sans remarquer que Spathfoy restait silencieux, peut-être pour mieux préparer la prochaine bombe qu'il lancerait.

— Lord Spathfoy, puis-je vous demander votre bras pour une promenade dans le jardin ? Il fait très beau, et Mary Frances tire une grande fierté de ses massifs fleuris.

Elle exposa cette requête aussi courtoisement qu'elle le put. Mais son fichu caractère explosif, qui n'avait jamais été un problème jusqu'à ce bannissement en Écosse qu'elle s'était elle-même imposé, menaçait de pulvériser ses bonnes manières.

— Mais bien sûr.

Il se leva, immense, séduisant, et convenable à périr. Il n'y avait pas une seule miette sur son pantalon, et sa chevelure savamment ébouriffée ne gardait pas trace de sa course folle à travers champs.

Hester le conduisit dans les jardins, tout en se faisant intérieurement un sermon sur le savoir-vivre, l'hospitalité des Highlands et la nécessité de faire une bonne première impression. Lorsque Spathfoy demanda si « l'enfant » avait une gouvernante, des précepteurs ou des professeurs de musique, elle s'abstint d'assener un coup de poing sur son visage arrogant.

Elle limita sa colère à un simple claquement de langue digne d'une vraie dame, mais elle s'en acquitta avec autant de force que l'inspiration du moment et l'instinct maternel par procuration le lui permettaient – et ce fut avec beaucoup de force, précisément.

Là où s'était auparavant tenue une petite parente pauvre, se déchaînait maintenant une véritable furie.

— À quoi diable avez-vous pensé, lord Spathfoy, pour surgir ici de cette manière, mentir sur votre identité, vous insinuer dans les bonnes grâces de l'enfant alors qu'elle est seule et que ses parents sont absents ? Vous avez lié amitié avec cette petite fille avant de lui révéler qui vous étiez. Et vous n'avez toujours pas expliqué comment toute la famille paternelle de Fee a pu collectivement lui tourner le dos pendant des années en bons *Anglais* qu'ils sont, avant que vous fassiez irruption ici, sans invitation, et sans vous soucier de bouleverser la quiétude de cette enfant. Savez-vous combien de changements elle a dû affronter, ces derniers mois ? Déménager, se retrouver avec un beau-père qui l'adore, quitter la seule maison qu'elle ait jamais connue, être séparée de la famille qui l'a élevée avec amour ? Et maintenant, vous ! Vous qui arrivez *au galop* dans sa vie, comme si vous aviez le moindre droit de vous enquêter de son bien-être et de son éducation...

Elle continuait à fulminer sans reprendre haleine. Les yeux bleus étaient monnaie courante, et ils n'avaient jamais particulièrement attiré Tye – il n'y prêtait guère attention, en fait. Mais ces yeux bleus-là auraient été capables de couler un galion si l'indignation et l'instinct de protection avaient été des boulets.

Il était impressionné, et il laissa la jeune femme donner libre cours à sa fureur, en partie parce qu'il *était* impressionné, justement, mais aussi parce qu'en tant que membre de la famille maternelle élargie de Fiona, Mlle Daniels était en droit de se mettre en colère.

— Peut-être que mademoiselle voudra bien m'autoriser à placer un mot d'explication, finit-il par dire, et il ne s'agissait pas d'une question.

Elle croisa les bras sur sa poitrine, que la colère gonflait admirablement, et lui tourna le dos – geste on ne peut plus révélateur.

— Faites en sorte que votre mot soit convaincant, lord Spathfoy ! Le père de Fiona était un véritable gredin, et le comportement de sa famille n'a fait que confirmer à quel point ce personnage était un digne représentant de sa race.

Une superbe insulte, mais c'en était assez, maintenant.

— Et en quoi cela vous concerne-t-il, mademoiselle Daniels ? riposta Tye. Si j'ai bien compris, vous êtes la sœur cadette du nouveau beau-père de Fiona. Vous n'avez aucun lien de parenté avec cette enfant.

Elle pivota pour lui faire face et, bien que faisant une tête de moins que Tye, elle lui jeta un regard déterminé, semblant le regarder de haut. Ses yeux lançaient des éclairs.

— C'est moi qui la garde et en suis responsable pour le moment, lord Spathfoy. Et *je l'aime* !

Il était manifeste qu'elle considérait comme décisif ce non-argument. Il était tout aussi manifeste que Tye allait devoir réévaluer la situation. Un peu de contrition mâtinée de charme s'imposait. De sa part à lui.

— Vous êtes tout à fait fondée à vous indigner au nom de Fiona. Néanmoins, je m'attendais à avoir cette discussion avec Altsax, ou peut-être Altsax et Balfour. Voulez-vous marcher un peu ou préféreriez-vous vous asseoir ?

Elle cilla, surprise.

— Peu m'importe.

Jouant la carte stratégique des bonnes manières, Tye lui présenta son bras. Après une hésitation, elle le prit et se laissa conduire sur un chemin bordé de rosiers.

— La mère de Fiona prend ses jardins très au sérieux, n'est-ce pas ?

— Elle s'appelle Mary Frances.

Tye laissa le silence s'installer afin de désamorcer les hostilités et de prendre le temps de jauger son adversaire. Car ils étaient adversaires. Il était toutefois prêt à affronter toutes les tantes indignées et tous les beaux-pères aimants d'Écosse – quoique absents – pour parvenir à ses fins.

— Mary Frances est-elle heureuse avec votre frère ?

Un changement se produisit dans l'attitude de la jeune femme.

— Ils sont follement épris, répondit-elle avec une certaine réticence, peut-être mêlée de nostalgie.

— C'est ce que j'ai conclu de la brièveté de leurs fiançailles. Cela dit, quand un homme possède un titre, ces choses deviennent une priorité.

Elle lâcha son bras.

— Ces choses ? Comme épouser l'amour de votre vie, échanger des promesses avec la personne qui peut vous aider à affronter avec courage les maux et les blessures infligées par l'existence, la personne

dont l'amour et la confiance vous permettent de lui confier votre cœur tout entier ?

Cette envolée lyrique n'avait aucun sens aux yeux de Tye.

— Je faisais allusion au besoin d'assurer sa succession, de donner naissance à des héritiers légitimes, ce genre de choses.

Elle le *gifla* virtuellement, d'une belle grosse gifle, avec tant de brutalité que la joue lui aurait certainement cuit si elle avait utilisé sa main au lieu de ses yeux bleus. Son expression, et son attitude, tout en elle faisait penser à un ange outragé.

— Fiona est une enfant *légitime*, et ce n'est pas grâce à votre fringant vaurien de frère !

Il fut tenté de frotter sa joue.

— Je ne voulais pas sous-entendre le contraire.

— Si, c'est exactement ce que vous avez fait ! Avec votre condescendance de gentleman, vos sous-entendus sournois et vos allusions subtiles, vous insultez à la fois ma nièce *et* sa mère. Si j'étais un homme, je vous jetterais mon gant au visage.

Soucieux de reprendre l'avantage, Tye fit deux pas vers elle. Tant pis pour les bonnes manières.

— Le duel est passé de mode depuis trente ans.

Cette conversation l'avait conduit à ce qui ressemblait à une dispute avec une dame. Ce qui, s'il convoquait les souvenirs de toute sa vie d'adulte, ne lui était jamais arrivé. C'en était presque... excitant.

— Vous êtes dans les *Highlands*, lord Spathfoy, rétorqua-t-elle en se rapprochant encore de lui pour le narguer de son petit nez arrogant. Ici, nous réglons nos différends de façon aussi expéditive que nécessaire.

— Et c'est là l'hospitalité des Highlands ? Vociférer dans le jardin contre des visiteurs de bonne foi, des

visiteurs qui prennent tendrement en charge des enfants blessés... comme un *bon Samaritain* ?

Qu'il était gratifiant de lui lancer la référence biblique et de lui voir perdre un peu de sa superbe !

Mais elle répliqua aussitôt :

— Fiona ne serait pas, à cet instant même, en train de regarder enfler sa cheville si, à cause de votre maudit cheval, elle n'avait pas dû sauter d'une hauteur dangereuse. Un bon Samaritain, effectivement !

Tye s'apprêtait à riposter à cette ineptie quand une voix chevrotante s'éleva parmi les roses.

— Eh bien, Hester, nous avons un invité. Il est toujours si plaisant d'avoir la visite d'amis. Peut-être pourriez-vous faire les présentations ?

Une lilliputienne coiffée d'un turban violet s'avança vers eux, si toutefois on pouvait qualifier d'avancée sa progression chancelante. Au début, Tye ne vit rien d'autre que ce turban en mouvement, jusqu'au moment où une frêle personne aux épaules voûtées apparut au détour d'un massif de roses. Elle s'appuyait lourdement sur une épaisse canne sculptée, qui paraissait servir davantage de contrepoids que de support, et la peau de son visage avait cette légère transparence parcheminée qui venait avec le grand âge. Son sourire était doux, un peu vague, mais ses yeux verts brillaient de vivacité.

— Ma chère petite, vous devez absolument me présenter un aussi bel homme. Le simple fait de le regarder prolonge mon existence de quelques années.

Les dames âgées pouvaient se révéler de redoutables flirts. Tye s'en était aperçu, non sans surprise, alors qu'il assistait en spectateur à de nombreux bals. Elles pouvaient aussi se montrer des alliées puissantes pour ceux qu'elles appréciaient. En effet, elles

avaient des relations qui dataient du roi George le Fou¹ et une connaissance de l'histoire des familles – et de leurs secrets – qui remontait encore plus loin.

— Mademoiselle Daniels, je ne peux qu'approuver. Il faut que vous nous présentiez sur-le-champ, afin que je puisse cueillir pour Madame une rose digne de retenir son attention, sans quoi son sourire éblouissant continuera de me poursuivre.

La jeune femme poussa un profond soupir de résignation.

— Lady Ariadne MacGregor, permettez-moi de vous présenter le comte de Spathfoy, bien que je ne me souvienne pas de son nom, si tant est qu'il ait daigné m'en faire part. Votre Seigneurie, la grand-tante de Fiona, peut-être son arrière-grand-tante, en tout cas une personne qu'il ne faut pas sous-estimer. Fiona a l'intention de devenir exactement comme elle quand elle sera grande. Si je vous en avertis, c'est uniquement par pitié pour les créatures sans défense.

— Allons, Hester... Monsieur va penser que vous n'êtes pas bien élevée.

Mais, comme toute séductrice qui se respectait, lady Ariadne présenta sa main à Tye, qui s'inclina pour la baiser avec un empressement adorateur.

— Spathfoy est le titre de l'héritier Quinworth, si je ne m'abuse ? Et comment se porte votre chère mère, mon garçon ? C'était une si jolie fille. Et vous devez m'appeler tante Ree. Tout le monde le fait, j'insiste.

1. Il s'agit de George III, né à Londres en 1738 et mort à Windsor en 1820. La fin de son règne et les années qui suivirent sont souvent désignées sous le terme de « Régence anglaise », laquelle se caractérise par des courants artistiques et politiques distinctifs. (*N.d.E.*)

Tye éprouva un léger sentiment de malaise, qui lui serra les entrailles, à l'évocation de sa famille. Il garda néanmoins son sourire de séducteur et laissa la dame retirer sa main.

— Ma mère va bien.

Du moins, pour ce qu'il en savait.

Il présenta son bras à lady Ariadne, ce qui équivalait plus ou moins à l'offrir à la jeune Fiona, étant donné la taille minuscule de sa toute nouvelle tante honorifique.

— Je vous ai vu traverser les champs au galop, Spathfoy. Ce destrier noir semble déborder d'énergie.

Quand une vieille dame n'était pas occupée à flirter ou à échanger des commérages, elle était capable de discuter chevaux et chiens de chasse avec autant de compétence que n'importe quel hobereau. Un peu plus détendu, Tye se prépara à regagner la maison à pas lents.

— Flying Rowan est jeune, dit-il, et il a besoin de se dépenser régulièrement. Mais il évalue parfaitement la hauteur et la distance d'un obstacle, il a un arrière-train puissant, et un cœur solide.

— Il a donc du potentiel.

La vieille dame s'arrêta et rejeta la tête en arrière pour regarder Tye.

— Feu mon mari – le deuxième – disait souvent qu'un homme choisissait ses chiens comme des compléments de sa personnalité, mais que son cheval devait être son reflet direct.

Tye n'allait certainement pas se laisser entraîner sur cette pente savonneuse. Il montait un hongre¹, que diable !

1. Un hongre est un cheval châtré. (N.d.E)

— Et qu'en est-il de ses chats, lady Ariadne ? Sur quoi se fonde un homme pour choisir ses chats ?

— Ses chats ? répéta-t-elle, recommençant à avancer et se redressant un peu au fur et à mesure. Les chats sont comme les femmes, Spathfoy. Ce sont eux qui choisissent. Allons, venez, Hester. Nous devons prévenir le personnel que nous accueillons un invité.

De nouveau, la vieille dame s'immobilisa, comme si réfléchir, parler et marcher en même temps exigeait plus d'énergie qu'elle n'en possédait.

— Combien de temps pouvez-vous rester, monsieur le comte ? Je suis certaine que Fiona voudra mieux vous connaître, d'autant plus que vous serez un jour le plus titré de tous ses oncles.

Hester observait tante Ree qui, accrochée au bras de l'homme, avançait à pas incertains. Elle était certes très frêle, mais elle entendait et voyait remarquablement bien. Elle avait certainement surpris l'altercation peu convenable d'Hester avec le comte.

De Spathfoy, reconnu par tante Ree comme un titre de courtoisie attribué à un héritier. Et si le titre de courtoisie correspondait à un comté, le père de cet homme portait au moins le titre de marquis, voire – *Que le ciel me prenne en pitié !* – de duc.

Rien d'étonnant, en conséquence, que la moindre de ses paroles fût imprégnée d'arrogance et condescendance.

Hester envisagea de s'attarder dans le jardin, le temps de recouvrer son sang-froid, mais y renonça. Tante Ree était venue ici parce qu'elle avait besoin d'un chaperon ; et Hester était venue ici pour veiller sur Fiona durant l'absence de ses parents. Elles formaient un trio féminin des membres rejetés et

encombrants de la famille, réunis pour se surveiller mutuellement.

Et si quelqu'un devait être surveillé, c'était bien tante Ree en présence d'un bel homme sans méfiance. Acceptant à contrecœur de se plier au devoir et aux convenances, Hester cueillit un bouton de rose Bourbon, en respira le parfum pour se donner du courage, et se dirigea vers la maison.

Elle rattrapa sa tante et son cavalier aux portes de la bibliothèque.

— Sa Seigneurie vient de me dire que notre Fiona s'est tordu la cheville, Hester. Je peux rester avec l'enfant le temps que vous préveniez l'intendante de notre chance : Spathfoy dit qu'il a tout son temps !

Tante Ree décocha à l'homme un sourire ingénu avant d'ajouter :

— Il peut donc rester avec nous un moment. N'est-ce pas merveilleux ?

Merveilleux ?

Merveilleux, en effet, d'avoir cet individu arrogant, importun, raisonneur et...

Mais à présent, c'était à Hester que la vieille dame souriait, lui transmettant ainsi un message qui ne concernait pas la merveilleuse compagnie de Sa Seigneurie.

Hester sourit en retour à sa tante.

— Je vais m'entretenir avec Mme Deal. Je suis sûre qu'elle sera aussi heureuse que moi à l'idée que Sa Seigneurie séjourne parmi nous.

Elle esquissa une révérence en direction de Sa Merveille, puis s'engouffra dans l'escalier qui conduisait à la cuisine avant même que le comte ait fini de s'incliner en retour.

Tante Ree savait que Spathfoy était l'oncle de Fiona, et sa dernière remarque contenait un avertissement à

l'intention d'Hester : il serait un jour le plus puissant de tous les oncles de Fee.

C'était suffisant pour qu'Hester s'arrête un instant au pied des marches. Fee avait trois oncles maternels, peut-être quatre, et tous étaient aussi séduisants et physiquement imposants que Spathfoy.

Connor MacGregor était marié à une riche veuve de Northumbrie qu'il contribuait, selon la rumeur familiale, à rendre encore plus riche. En ces temps modernes, un homme fortuné exerçait un pouvoir considérable.

Ian MacGregor portait actuellement le titre de comte de Balfour, même si certains suggéraient que son frère aîné, porté disparu dans les contrées sauvages du Canada, pourrait un jour en ressortir. Ian savait, lui aussi, comment tirer profit de son domaine, et sa femme, Augusta, possédait elle-même un titre de plein droit et de nombreuses terres.

Gilgallon MacGregor, mari de la sœur d'Hester, séjournait à Londres et, s'il n'était pas précisément fortuné, il était astucieux, impitoyable et habile lorsqu'il s'agissait de jouer des poings.

Et Spathfoy allait être plus puissant que n'importe lequel de ces trois hommes ?

Plus qu'eux tous réunis ?

— Madame Deal ?

Une femme qui atteignait plus ou moins la taille d'un cheval de trait releva la tête de la pâte qu'elle pétrissait vigoureusement sur une table en bois.

— Oui, mademoiselle Hester ?

Un large sourire, auquel manquaient quelques dents, se dessina sur son visage rubicond, tandis qu'elle demandait :

— Devons-nous préparer une nouvelle tournée de thé ? Ah ça, ces maudits Anglais adorent leur thé !

Et Deal adorait son travail. Elle était cuisinière plus qu'intendante, car Mary Fran avait des idées bien arrêtées sur la manière de gouverner une maison qui laissaient peu de place à la délégation. Deal incarnait la domestique fidèle chère au cœur des familles écossaises, bien que cette idée fût démodée. Elle était au service des MacGregor, et sa fonction importait moins, en réalité, que la loyauté et les obligations mutuelles qui en résultaient.

— Non, pas de thé pour le moment, clarifia Hester, mais tante Ree a invité lord Spathfoy à rester chez nous un moment. Il nous faudra servir plus que des galettes¹ ou des scones pour le petit déjeuner, car il s'agit d'un des oncles paternels de Fiona.

Dans les Highlands, on le considérait donc comme faisant partie de la famille, aussi incongru que cela pût paraître.

— Allons, bon. Si les Anglais ne pouvaient pas prendre un petit déjeuner convenable, ils mourraient de faim, car pour le reste, ils ne prennent que du thé. Ces gens-là ne connaissent rien aux sauces et aux subtilités. Dans quelle chambre allons-nous mettre Sa Seigneurie ?

Deal frappa sa pâte avec une jouissance féroce, comme si démontrer au comte les faiblesses de la cuisine anglaise allait constituer le couronnement d'une vie de travail.

— Donnons-lui la chambre à l'angle de l'aile est. Elle offre une belle vue sur les jardins, et la cheminée ne fume pas.

Tout en divisant sa pâte en longs boudins épais, Deal hocha la tête.

1. *Bannocks*, en anglais. Il s'agit d'une sorte de pain plat écossais. (N.d.T.)

— En le mettant dans l'aile des invités, on ne l'aura pas dans les jambes. Je suppose que vous allez envoyer un billet à Balfour House ?

— Bien sûr, répondit Hester qui comprenait tardivement que c'était là la mission que sa tante avait essayé de lui indiquer entre ses sourires. Tout de suite.

— Toi, Dinlach, lança Deal au jeune marmiton qui récurait une casserole sans conviction, dis à Festus qu'il nous faut envoyer un cavalier à Balfour dès que possible. Mlle Hester doit prévenir le comte que l'ex-belle-famille indigne de lady Mary Fran vient finalement rôder dans les parages.

— Madame Deal, vous ne devriez pas dire des choses pareilles.

— Les Flynn sont des Anglais de la frontière, rétorqua Deal tout en tressant adroitement les boudins pour former une première grosse miche. Ce sont les pires ! Ils se rappellent suffisamment leur héritage écossais pour bien tenir le whisky et s'emparer de tout ce qu'ils veulent, mais ils ont des titres anglais et une fortune anglaise pour les protéger des conséquences. Demandez donc à cette bonne Madame Ree. Elle vous l'expliquera.

À l'aide d'un pinceau à pâtisserie, Deal badigeonnait à présent les miches de beurre fondu avec des gestes étonnamment délicats. Un pressentiment désagréable se logea au creux de la poitrine d'Hester.

— C'est un aristocrate anglais, Deal. Il ne va pas voler du bétail, vous pouvez me croire.

Deal reposa le beurre et le pinceau sur la table.

— Je suis juste une domestique, mademoiselle Hester. Loin de moi l'idée de dire du mal des invités. Ne devriez-vous pas plutôt aller écrire ce billet ?

Hester retourna vers l'escalier. Mais, avec son visage placide, sa simplicité et sa loyauté chevillée au corps, Deal avait fait allusion à une possible menace pour la maisonnée, laquelle ne pouvait venir que d'une personne.

D'un fichu fils de famille aristocratique. Comme si Hester n'avait pas déjà assez souffert entre les mains d'un individu semblable !

Être le comte de Balfour était un véritable poids sur les épaules musclées de Ian MacGregor – ses épaules musclées et, d'après sa femme, adorables. Ce titre s'accompagnait de la responsabilité d'une famille dont les membres étaient à la fois râleurs et turbulents, de la gestion d'une terre âpre et accidentée, et d'une tripotée d'obligations et de cérémonies pour lesquelles aucun Highlander digne de ce nom n'avait beaucoup de patience.

Sur d'autres points, néanmoins, Ian était un homme très, très patient.

Sa femme pinça la partie de son anatomie qu'elle trouvait la plus adorable : son postérieur.

— Vous me taquinez, monsieur mon mari. Je ne suis pas d'humeur à lanterner.

— Hmm ?

Il lui embrassa l'oreille, puis en mordilla délicatement le lobe.

— Mon ouïe est un peu déficiente aujourd'hui, probablement à cause de l'entraînement pulmonaire auquel s'est livré notre fils avant de s'endormir.

Il la taquina gentiment avec son sexe, à l'écoute des signes révélateurs, aussi bien sonores que physiques, qui trahiraient l'impatience exacerbée

d'Augusta. Elle devenait avide et merveilleusement passionnée quand elle était désespérée.

— Vous me faites languir, Ian. Ce n'est pas bien joué de votre part. Le bébé va se réveiller, et alors, vous regretterez de ne pas vous être appliqué un peu plus... Oh, bonté divine !

Il s'appliqua *un peu plus*. Pas plus vite, juste un peu plus. Un peu plus, ce qu'il fallait d'étincelles pour attiser son désir et l'enflammer, et elle commencerait à émettre ces doux gémissements qui poussaient Ian à des prouesses de patience.

— Vous êtes bien bavarde, mon épouse. Mes baisers vont vous faire passer l'envie de parler.

Mais il la fit attendre encore, même pour les baisers, et commença par suivre sa joue et la ligne de sa mâchoire avec son nez, puis dessina chacun de ses sourcils du bout des lèvres. Sous lui, Augusta bougea les hanches, de manière à l'accueillir plus profondément en elle. Au cours de leur première année de mariage, elle avait appris, elle aussi, à allumer ces étincelles de désir chez lui.

— Quelle impatience, chère femme ! C'est un défaut chez vous, les Anglais. Toujours en train de piller, alors que vous pourriez marchander.

Ian referma doucement sa main sur l'un de ses seins ronds. Très doucement. Si doucement que c'était à en devenir folle. Elle poussa un long soupir, s'empara de sa bouche et chercha sa langue, au risque de lui faire perdre ses dernières bribes de contrôle de soi.

— Vilaine fille. Je vous adore.

Elle soupira de nouveau, puis, empoignant ses fesses, elle commença alors à jouer de ses muscles intimes. Oh, pitié pour un pauvre homme marié !

— Ma mie, vous ne devriez pas...